

TEMPS PROBABLE : REGION PARISIENNE. — Temps modéré, ciel très nuageux, brumeux, pluie intermittente. Vent de sud à sud-ouest modéré. Température stationnaire. Nuit : 9°. Jour : 15°. EN FRANCE. — Temps modéré, très nuageux, pluies intermittentes. Même température. SOLEIL : Lever, 6 h. 45 ; coucher, 16 h. 24. LUNE : Premier quart, le 17 ; pleine le 25.

Un discours de M. Pierre Laval au Club américain de Paris

Le président du Conseil évoque les heureux résultats de son voyage à Washington



De gauche à droite : MM. Pierre Laval, Théodore Rousseau et Charles Dumont

Il y avait hier, pour recevoir M. Pierre Laval à l'American Club, l'affluence des plus grandes journées. Aucun des vastes et somptueux salons du Cercle interallié n'était assez grand pour abriter ensemble les six cent cinquante convives du déjeuner hebdomadaire. Aussi, tandis que la table d'honneur et dix autres tables étaient dressées dans un salon du quatrième étage, une autre table se trouvait-elle dans un cabinet voisin et douze autres à l'étage inférieur. A l'heure des discours, tous les invités réussirent néanmoins à se grouper à portée de la voix des orateurs.

Le président du Conseil, acclamé et applaudi chaleureusement, arriva à 13 heures et prit place à la droite de M. Théodore Rousseau, président de l'American Club. On voyait près de lui : MM. Charles Dumont, ministre de la Marine ; J.-L. Dumesnil, ministre de l'Air ; Pétche, sous-secrétaire d'Etat ; Williamson A. Howell, chargé d'affaires des Etats-Unis ; Léger, directeur des affaires politiques au Quai d'Orsay ; Pierre de Fougères, chef du protocole ; François Latour, président du conseil municipal ; Renard et Chiappe, préfets ; Emile Moreau, gouverneur honoraire de la Banque de France ; Philippe Roy, ministre du Canada ; Albert Buisson, président du tribunal de commerce de la Seine ; Jusserand et Henry Bérenger, anciens ambassadeurs de France à Washington ; Lacour-Gayet, Simon, Léon Bailby ; le colonel Taylor, président de la chambre de commerce américaine ; le colonel Holda, ancien sous-secrétaire d'Etat aux Etats-Unis, etc.

Dans une très brève allocution souvent applaudie, M. Théodore Rousseau souhaita la bienvenue à M. Pierre Laval, « symbole de la France forte, tolérante et amie de la paix », et lui offrit la collaboration cordiale de l'American Club.

Le discours du président du Conseil M. Pierre Laval, à qui on fit encore une longue ovation, se leva alors pour lui répondre. Il se déclara tout d'abord particulièrement heureux d'adresser ses premières paroles depuis son retour de Washington aux Américains résidant à Paris. Puis il rendit un vif hommage au peuple américain : « Je n'avais pas encore découvert l'Amérique. Je ne la connaissais qu'à travers la légende. Les conseils ne m'avaient pas manqué. Etre prudent était-ce bien la peine de ne le dire ? Etre diplomate ; comment l'aurais-je pu ? Etre audacieux ; comment l'aurais-je osé ? »

« Cette méthode, sans doute, n'est point nouvelle. Elle m'a été la récompense citée dans la franchise et la confiance. Je crois avoir été compris. Je crois vous avoir compris. »

« Il est juste que deux peuples sains et vigoureux unissent leurs efforts et que les chefs de leurs gouvernements se concertent pour rechercher les moyens, en restaurant la confiance, de rétablir le crédit. »

« Pour agir en commun, une condition est essentielle : se bien connaître. Pour tenter de vaincre, une précaution est indispensable : ne pas se dissimuler les difficultés. Elles sont nombreuses ; elles sont lourdes. »

« Vous avons fait, le président Hoover et moi, un gros effort de compréhension mutuelle. Nous représentons deux démocraties qui ont un esprit public, des constitutions, des traditions, des intérêts qui ne se rejoignent pas tous. Nous nous sommes recherchés et les devoirs communs et, les ayant définis, nous avons résolu d'agir. »

« Au cours de nos entretiens, le président Hoover a toujours envisagé les problèmes avec un souci de large humanité et avec la lucidité d'un grand chef de gouvernement. »

DEUX EXPLOITS AERIENS Deux Français, MOENCH et BURTON, partis d'Istres vendredi, ont atteint hier Tananarive à 16 heures, ayant couvert 9.900 kilomètres en 6 jours et 9 heures et battant le record de 2 jours et 21 heures.

Une Anglaise, Miss Peggy SALAMAN, partie de Lympne, vendredi, a atteint hier le Cap à 7 h. 40, ayant couvert 12.000 kilomètres en 5 jours et 6 heures et battant le record de 27 h. 30.

L'abondance des matières nous oblige à ajourner encore la suite des deux grandes enquêtes : LA PLAIE DES BALKANS par Albert LONDRES PARIS !... MON PARIS !... par Claude BLANCHARD

M. MACDONALD A MIS SUR PIED LE NOUVEAU CABINET BRITANNIQUE

Londres, 5 novembre (dép. Petit Paris.) Le nouveau cabinet britannique est constitué et le souverain en a approuvé dès ce soir la composition, qui est la suivante :

Premier ministre et lord du Trésor : M. Ramsay Macdonald, travailliste national ; Lord président du Conseil : M. Stanley Baldwin, conservateur ; Chancelier de l'Echiquier : M. Neville Chamberlain, conservateur ; Secrétaire d'Etat au ministère de l'Intérieur : sir Herbert Samuel, libéral ; Lord Chancellor : lord Sankey, travailliste national ; secrétaire d'Etat à la Guerre : lord Hallam, conservateur ; secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères : sir John Simon, libéral ; secrétaire d'Etat pour l'Inde : sir Samuel Hoare, libéral ; secrétaire d'Etat pour les Dominions : M. Thomas, travailliste national ; secrétaire d'Etat pour les colonies : sir Philip Cunliffe Lister, conservateur ; secrétaire d'Etat pour l'Air : lord marquis de Londonderry, conservateur ; secrétaire d'Etat pour l'Ecosse : sir Archibald Sinclair, libéral ; ministre de l'Hygiène : sir E. Hilton Young, conservateur ; président du Board of Trade : M. Walter Runciman, libéral ; lord du Sceau privé : M. Philip Snowden, travailliste national ; premier lord de l'Amirauté : sir Bolton Eyles-Monell, conservateur ; président du Board of Education : sir Donald MacLean, libéral ; ministre de l'Agriculture et des pêcheries : John Gilmour, conservateur ; ministre du Travail : sir Henry Betterson, conservateur ; ministre des Travaux publics : M. Ormsby-Gore, conservateur.

(La suite à la troisième page.)



Sir John Simon, le nouveau ministre des Affaires étrangères de Grande-Bretagne

Accusé du meurtre de sa femme Louis Guillemet est acquitté

Dans un pavillon de Montrouge-sous-Bols, 8, rue Raymond-Lefebvre, on trouva le 8 avril Mme Louis Guillemet morte dans son lit. Elle portait une blessure au ventre et trois coups de feu lui avaient perforé la tête. Elle s'est suicidée ? déclara son mari boulevé. Mais le parquet n'admit pas cette version et Louis Guillemet comparait hier, accusé de meurtre, devant le jury de la Seine.

Les débats de cette affaire se prolongèrent jusque tard dans la nuit. Le mari prétendit qu'il se trouvait à la cave au moment où sa femme se donna la mort. Le docteur Paul assura que les quatre coups de revolver ne s'étaient pas, malgré leur étonnante multiplicité, à la tête du suicide.

Après réquisitoire de l'avocat général Siramy et l'ardente plaidoirie de M. Raymond-Hubert, le jury a rendu, après une courte délibération, un verdict d'acquiescement.

M. JORGA A PARIS

M. Jorga, président du Conseil de Roumanie, est arrivé hier matin à Paris. A sa descente du train en gare de Lyon, il a été salué par M. Baveiller, sous-chef du protocole, représentant M. Aristide Briand, ministre des Affaires étrangères, et par M. Cesiario, ministre de Roumanie à Paris, qui entouraient les divers membres de la légation.

Nombre de personnalités, tant roumaines que françaises, attendaient également le premier ministre, qui est accompagné de Mme et de Mlle Jorga, et qui sera demain, au cours d'une séance solennelle en Sorbonne, reçu docteur honoris causa.

M. PAUL REYNAUD POURSUIVANT SON ENQUETE VISITE L'ANNAM

(De notre envoyée spéciale André VIOLLIS.)

Y a-t-il seulement cinq jours que notre caravane quittait Saïgon ? N'est-ce pas plutôt cinq ans ? Que de routes, de paysages, de villes, d'hôtels se succédant ou se mêlant à une allure de cinéma ! Pourtant des images demeurent, brillantes, suggestives ; des impressions se précisent ; des idées se dégagent.

Après la plantureuse Cochinchine, à la fois molle et agitée ; après Saïgon, centre d'affaires cosmopolite où voisinent avec les Européens toutes les races d'Asie et du monde incongruement confondues ; après le pueril et joyeux Cambodge, étroite bande de terre comprise entre une mer orange et une longue chaîne de montagnes battue par les vents, bouleversée par les typhons.

(La suite à la quatrième page.)

Le congrès de la salle Wagram

Les radicaux fixent leur attitude à l'égard du cabinet et de la majorité

Ils arrêtent leur tactique en vue des élections générales de 1932



M. Herriot

Le congrès radical a ouvert ses travaux hier matin et, à la surprise générale, a terminé à la fin de l'après-midi avec l'important rapport présenté par MM. Chautemps et Marchand sur l'attitude du parti à l'égard du cabinet et de la majorité et sur la tactique électorale pour 1932. On s'attendait à un débat, à un large débat. L'on pensait que de nombreux orateurs voudraient exposer leurs points de vue divergents. Trois petites heures ont suffi pour épuiser un sujet dont l'ampleur paraissait énorme. Le débat était prometteur. Il fut décevant par sa rapidité. Tout ne fut pas dit, loin de là. Il sembla même que l'on était unanimement d'accord, sinon pour étouffer, du moins pour écourter la discussion. Il fallait éviter d'en dire trop. Ce fut un véritable régal que d'entendre M. Marchand et surtout M. Camille Chautemps exposer leur manière commune de voir en des phrases d'une habileté consommée qui valurent aux deux chefs radicaux les chaleureux applaudissements de la foule des militants accourus des quatre coins de la France.

Des interruptions furent lancées, au cours du débat, qui ne reçurent jamais de réponse. M. Kayser et M. Bergery, partisans d'une politique d'union des



M. Chautemps

gauches, c'est-à-dire du cartel, ne voulaient, d'ailleurs, en entendre aucune. M. Chautemps, concentrationniste (de gauche) joua la difficulté. Il y avait dans la salle beaucoup de militants qui pensaient comme M. Bergery, comme M. Kayser. Il y en avait d'autres, moins nombreux, qui étaient nettement hostiles aux socialistes. L'ancien président du Conseil, suivant l'exemple à lui donné naguère par son chef, M. Edouard Herriot, se tira à merveille de la mission vraiment pas commode qui lui était dévolue.

C'est par acclamations — M. Caillaux, qui présidait, le souligna — que, finalement, l'ordre du jour présenté par M. Camille Chautemps fut adopté. En voici le texte :

Le parti républicain radical et radical-socialiste : Dans le programme et les programmes de la confiance accordée à ses représentants lors de la dernière consultation électorale ; Entend garantir contre toute atteinte à la législation de liberté de laïcité et de progrès social, acquiesce grâce à son action, au patrimoine de la République.

Ch. M.

(La suite à la deuxième page.)

LE CAMBRIOLAGE DE DIEPPE

PIERRE MACRÉAUX "L'AMI DE PRISON" DE SERGE DE LENZ ARRÊTÉ A PARIS

Il a été découvert dans un hôtel des Batignolles où il y a deux jours le « cambrioleur mondain » serait venu discrètement retenir une chambre

A Dieppe, les enquêteurs retrouvent le chauffeur qui transporta le coffre-fort volé

A la grande désolation des policiers, Serge de Lenz court toujours. Roids et investigations ont été multipliés tant à Dieppe qu'à Paris. Des inspecteurs ont été lancés à ses trousses. Mais leurs efforts sont demeurés stériles. Sans doute, Serge de Lenz a-t-il bénéficié de ces complaisances que les malfaiteurs trouvent dans certains milieux spéciaux où se rencontrent ceux que la société a rejetés de son sein et où ils sont assurés de trouver un appui « moral » et financier, sinon même un refuge qui leur permet de déjouer longtemps les recherches.

A vrai dire, dans toute cette affaire, Serge de Lenz a joué de bonheur. Fantaisiste, il aime à provoquer la difficulté et prend plaisir à marquer la police. Son coup fait, ne s'est-il pas rendu à Paris, n'en est-il pas revenu et n'a-t-il pas traité dans des établissements de Dieppe, pour disparaître juste au moment où il apparaît que gendarmes et inspecteurs s'apprêtent à lui mettre la main au collet ?

Pourtant, il semble bien que Serge



Le chauffeur Brichet

de Lenz a failli — sûrement on va le voir — à la suite d'une « imprudence », tomber, dès hier matin, entre les mains de la police.

Celle-ci peut, d'ailleurs, être satisfaite des résultats de ses recherches. N'est-elle pas, hier, arrêtée, à Paris, le fameux Macréaux, qu'on a toutes les raisons de considérer comme l'un des cambrioleurs de la villa de M. de Guise-Hite, et retrouvé, à Dieppe, le chauffeur de la voiture dans laquelle Serge de Lenz transporta à la gare de cette ville les objets volés ?

Comment la sûreté générale retrouva Pierre Macréaux

On sait que, au cours de la perquisition qu'ils firent dans la chambre de Serge de Lenz, à Dieppe, les policiers découvrirent un livret militaire au nom de Pierre Macréaux, né le 28 août 1888, à Paris. Ayant appris que le même Macréaux avait été le compagnon de goéie de Serge de Lenz, à la prison de Melun, ils pensèrent que les deux malfaiteurs avaient pu demeurer en relation à leur sortie de prison et que le second avait pu lui aussi jouer un rôle dans le cambriolage de Dieppe. Il importait donc de retrouver Macréaux.

(La suite à la troisième page.)



Pierre Macréaux, l'ami de Serge de Lenz

Le monstrueux crime de Limay fait découvrir un autre crime

LA MÈRE DU PETIT MORT A ÉTÉ, ELLE AUSSI, ÉTRANGLÉE

C'est le parrain et cousin de la petite victime qui révéla son identité à la police, laquelle, au domicile des parents, à Paris, devait trouver le cadavre de la mère étranglée au pied de son lit

Le père, un fourreur de la rue des Petits-Champs, a disparu avec son autre enfant, un garçon de onze ans, et tout permet de croire qu'il est l'auteur de ces horribles forfaits, commis sans doute dans une crise de folie furieuse

Le mystère du champ de Limay a livré une partie de son secret et tout aussitôt, par une sorte de tragique rebondissement, l'horrible drame a pris une ampleur imprévue, découvrant une seconde victime et laissant entrevoir les plus affreuses conjonctures.

Dès que fut identifié, dans les circonstances que l'on va lire, le pauvre petit corps abandonné sur le sol par l'étrangleur inconnu et que l'on se rendit chez les parents de l'innocente victime, ce fut pour y trouver un second cadavre, celui de la mère de l'enfant assassiné. Elle était étranglée, elle aussi, comme son petit.

Le père a disparu avec son autre fils dans des conditions telles que l'on a, sur le sort de cet autre enfant, les plus effroyables inquiétudes. Car il est difficile d'imaginer une autre hypothèse que celle qui désigne le père lui-même comme étant l'assassin de tous les siens.

Or cet homme était, d'après les proches, un bon mari, un père attentif et tendre, un rude travailleur, un commerçant aisé. Considéré dans ses causes, le drame est inexplicable, sinon par la démence. Le crime d'un fou, telle est, quant à présent, la seule thèse acceptable.

« C'est lui ! »

Ce fut la description très détaillée, que publièrent les journaux, des vêtements de l'enfant étranglé, qui éveilla l'attention de ceux qui le connaissent et incita ceux-ci à confier à la police leurs alarmes, lesquelles se trouvent justifiées.

Tout d'abord, une concierge, Mme Girard, 43, rue des Petits-Champs, qui éprouvait déjà une vague inquiétude pour n'avoir point vu, depuis deux jours, un de ses locataires, ni la femme et l'enfant de celui-ci, crut reconnaître, dans cette description, celle des vêtements que portait cet enfant, et surtout, dit-elle, ses souliers et ses chaussettes.

Le locataire disparu, M. Marcel Slavy, trente-sept ans, exerçait la profession de fourreur. Sa femme, Adrienne Slavy, née Mazars, trente-huit ans, l'aideait dans l'exercice de son industrie. Leur atelier se trouvait dans la maison voisine, 41, rue des Petits-Champs. Mme Girard s'en fut aux nouvelles, dans cet immeuble. Là non plus, l'on n'avait vu, depuis mardi matin, ni le mari ni la femme. Marcel Slavy, toutefois, avait dit à l'un de ses trois ouvriers qu'il se rendait à Chartres avec l'un de ses fils, le petit Jean, qui a onze ans et qui vivait chez ses parents, alors que le plus jeune, Roger, âgé de neuf ans, était élevé chez sa grand-mère maternelle, Mme Mazars, avenue du Château à Verneuil-Vernouillet.

Seulement, cette circonstance, si elle justifiait l'absence du mari, laissait inexplicable celle de la femme.

Tout cela, et surtout la similitude des vêtements de la petite victime avec ceux des enfants Slavy, acheva d'alarmer Mme Girard, qui téléphona à Mme Mazars, en même temps qu'elle avertissait le précédent et ancien patron de Marcel Slavy, M. Delmas. Ce dernier était lié avec le beau-frère de Slavy, M. Giovanelli, auquel il fit part, à son tour, de toutes ces affolantes coïncidences.

Dans le même moment, un cousin de Marcel Slavy, M. Bodier, demeurant 5, rue Joly, à Saint-Mandé, lisant lui aussi le signalement publié par les journaux, éprouva l'angoissant soupçon que ce signalement concernait le petit Roger, son fils. Il se rendit aussitôt 43, rue des Petits-Champs, y trouva porte close, mais y rencontra M. Giovanelli.

Les deux hommes, étreints par la même anxiété, décidèrent d'aller faire une démarche à la sûreté générale, où ils furent reçus par M. Ducloux, qui les mit en rapport avec le commissaire divisionnaire Gabrielli, chef de la première brigade mobile.

M. Gabrielli leur montra aussitôt la photo du petit cadavre et ils s'écrièrent avec la même émotion :

« C'est lui ! C'est notre petit Roger ! »

L'identification était certaine : la victime de l'étrangleur était bien Roger Slavy, âgé de neuf ans.

Il donnèrent ensuite les précisions utiles et notamment le nom et l'adresse des parents.

Macabre découverte

M. Battisti, commissaire à la première brigade, s'en fut immédiatement rue des Petits-Champs, accompagné de MM. Bodier et Giovanelli. Au numéro 43, à l'atelier, ils ne découvrirent rien de suspect. Au numéro 41, la porte du logement occupé par la famille Slavy demeura inexorablement close, en dépit des coups de sonnette.

Un serrurier fut requis et la porte forcée. Le magistrat pénétra dans l'appartement. L'entrée donnait directement sur une petite salle à manger, coquette, claire, avec des meubles modernes. Là aucun désordre, rien d'anormal. Le commissaire traversa rapidement la pièce, se heurta de nouveau à une porte fermée, la fit ouvrir, aperçut une chambre à coucher



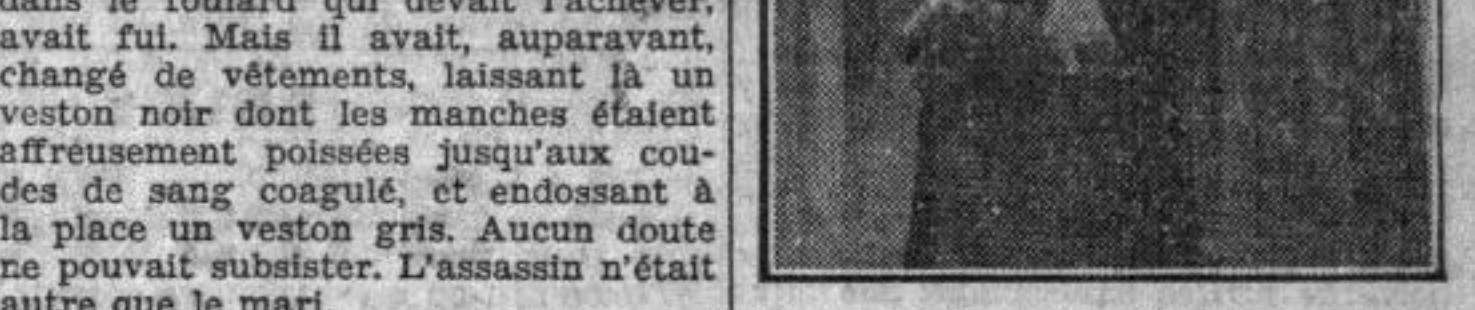
Les époux Slavy et leurs enfants. A gauche : le petit Roger, trouvé étranglé à Limay

qui se trouvait, au contraire de la première pièce, affreusement saoufflée, les draps du lit pendant de chaque côté, tout maculés de sang.

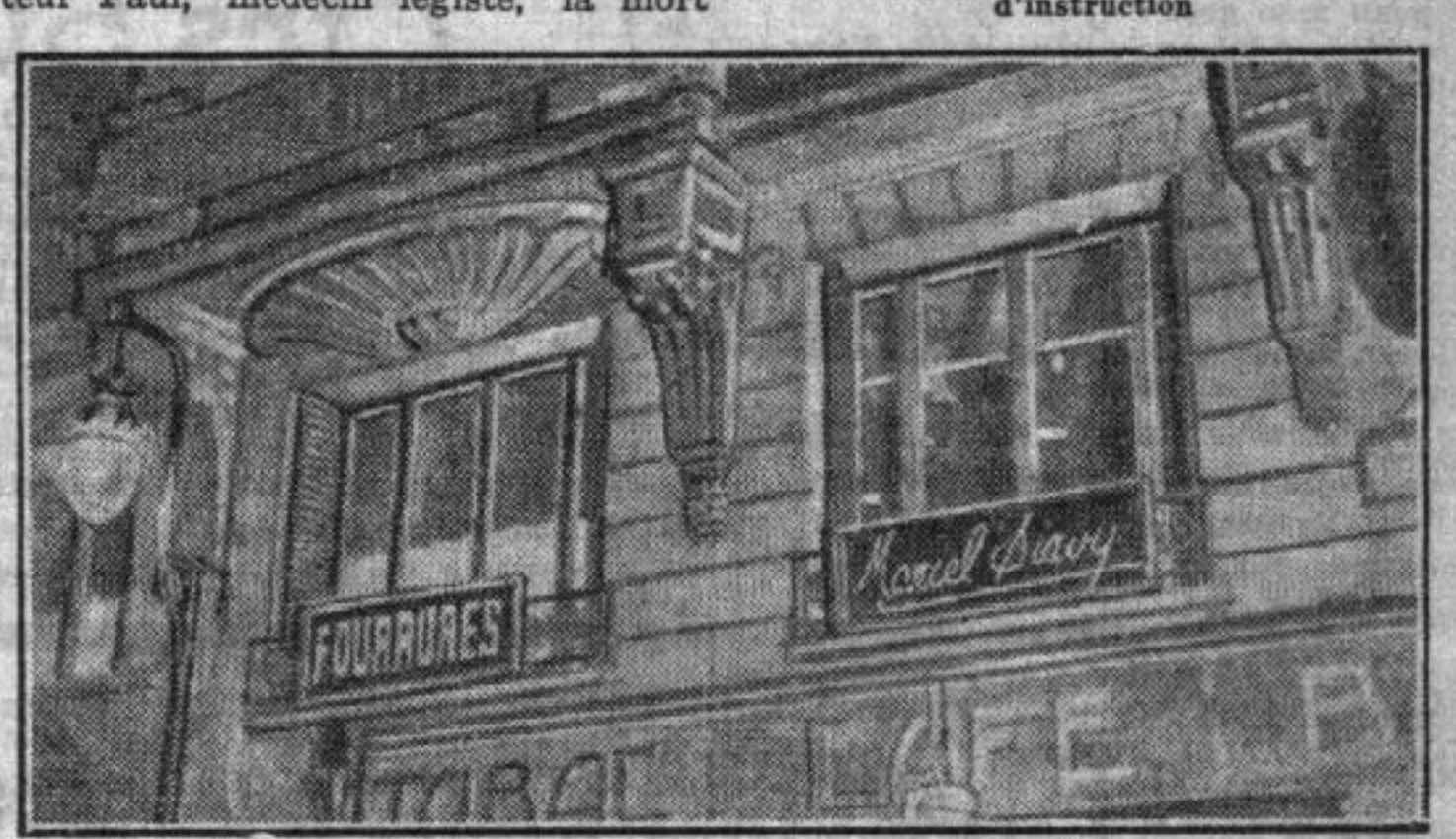
Sur le sol gisait une femme en chemise, la tête couverte de blessures, le corps tout ensanglanté, le visage contre le plancher. Elle avait autour du cou un foulard de soie blanche, semblable à celui qui serait le cou du petit Roger. Ce foulard était noué fortement, deux fois, sur la nuque. Quant à son identité, elle fut établie immédiatement sans difficulté : l'étrangleur de la rue des Petits-Champs était la mère de l'étrangleur de Limay, Adrienne Slavy.

L'homme qui l'avait tuée, la frappant avec une sauvagerie odieuse d'une arme pesante qu'on n'a pas retrouvée, avait de lui serré le cou dans le foulard qui devait l'achever, avait fui. Mais il avait, auparavant, changé de vêtements, laissant là un veston noir dont les manches étaient affreusement poissées jusqu'aux coudes de sang coagulé, et enroulant à la place un veston gris. Aucun doute ne pouvait subsister. L'assassin n'était autre que le mari.

D'après le premier examen du docteur Paul, médecin légiste, la mort



De gauche à droite : MM. Mauzer, procureur ; Xavier Guichard, et Peyre, juge d'instruction



Le magasin de fourrures Slavy, 43, rue des Petits-Champs

remontait à une quarantaine d'heures. On suppose que Mme Slavy a été assaillie par son mari alors qu'elle était encore au lit, lui étant déjà tout habillé — ce qui n'est pas surprenant car il se levait de très bonne heure. Après l'avoir assommée avec un objet que l'on recherche, il l'aurait jetée brutalement sur le tapis, puis l'aurait étranglée.

Où se trouvait alors le fils aimé, le petit Jean ? On ne sait. Toujours est-il que ce fut assurément après avoir changé de veston et reformé à clé la porte de la chambre du crime que l'assassin retrouva son enfant et partit avec lui pour aller chercher le petit Roger.

Des baisers et des rires L'on connaît par Mme Mazars, mère de Mme Slavy, le passage de Slavy à Verneuil-Vernouillet. Il était 10 heures, mardi matin,

relancer quelques débiteurs récalcitrants. J'emmena les enfants. Cela leur fera une promenade. Allez donc chercher Roger à son école...

La grand-mère obéit. Elle alla chercher Roger. Elle n'a pas assez de larmes aujourd'hui pour le déplorer. Mais comment aurait-elle pu penser, en remettant l'enfant à son père, qu'elle confiait son petit-fils à un fou furieux, déjà meurtrier, et ivre de sang ?

Slavy avait l'air tranquille et doux qui lui était habituel. Il faisait des projets d'avenir. Il racontait « qu'Adrienne l'attendait à Chartres », qu'il comptait passer une bonne journée, qu'il aimait beaucoup cette jolie ville et qu'il songeait à s'y établir un jour...

Avec ses deux enfants et sa belle-mère, le dément prit une tasse de café sans que s'élevât le ton de cette aimable conversation. Mme Mazars conduisit ensuite Slavy et les deux petits jusqu'à la gare de Verneuil, où ils montèrent dans le train.

De la portière, les enfants, ravis de cette journée de congé inespéré, envoyèrent des baisers à leur grand-mère, avec de grands rires, cependant que, derrière eux, dans l'ombre du wagon, souriait doucement le père fou, qui déjà sans doute préparait ses mains d'étrangleur, en jetant sur les nuques frêles un regard d'épouvantable convoitise.

Le train partit... Et l'on ne sait plus rien de ce voyage tragique sinon que sa première étape devait s'achever dans la boue sanglante du champ de Limay.

L'enquête judiciaire Rue des Petits-Champs, après la découverte du cadavre de Mme Slavy, policiers et magistrats entreprirent une enquête soignée.

M. Xavier Guichard, directeur de la police judiciaire, y rejoignit M. Gabrielli, chef de la première brigade ; puis MM. Pressard, procureur général, Peyre, juge d'instruction, Mozer, subs-

M. Bodier, cousin et parrain de Roger Slavy

LE GALA DES MUTILES au gymnase Jean-Jaurès



qui est organisé par « le Petit Parisien » aura lieu à 14 heures dimanche prochain

Hier, les dames et les demoiselles, comme il convenait, ouvrent la marche dans cette compétition du bon cœur. Aujourd'hui, les hommes, aussi spontanés dans leur générosité qu'elles le furent...

De grands artistes, eux aussi, princes du rire, aiment du public... Donc six et six, ce qui nous donne pour dimanche prochain la pleine douzaine de vedettes et, de surcroît.

En attendant de les applaudir, annonçons ceux d'aujourd'hui, comme nous annonçâmes celles d'hier. A gauche : Harry Pilce et Raoul Soler.

Au centre : Marcel et Albert. A droite : Jack Cazol et Guili Guili.



M. Bodier, cousin et parrain de Roger Slavy



